

Obéir au Pouvoir ...

Peut-être avez-vous en mémoire, chers amis lecteurs, ce fameux diptyque de Caran d'Ache, publié en février 1898 dans le *Figaro* ? Il campe deux moments d'un « Repas de famille » au temps de l'affaire Dreyfus, un *avant* – « *Surtout, ne parlons pas de l'affaire Dreyfus !* » - caractérisé par des convives bien élevés et gentiment attablés, et un *après*- « *Ils en ont parlé !* » offrant le déplorable spectacle d'une salle à manger devenue champ de bataille et foire d'empoignes. Point de capitaine de division aujourd'hui, mais la Covid le remplace avec brio et développe ses suites délétères jusque dans nos esprits et nos âmes. L'imprudent organisateur d'agapes, familiales ou non, fera monter ses supplices, en un coupable syncrétisme, à toute puissance tutélaire spécialisée dans la concorde et la paix : parlez vaccination et passe sanitaire, et vos commensaux vont s'escagasser, s'enfiévrer, crier haro sur ces irresponsables ne pensant pas comme eux. Les uns voueront aux gémonies les incurables égoïstes ennemis du genre humain refusant le vaccin de notre salut, les autres diront pis que pendre des vaccinés, les expédiant dans la catégorie infamante des flagorneurs de cette servitude universelle prophétisée par Orwell.

S'embusquent dans ces postures agonistiques je ne sais quoi d'une sorte de fureur sacrale laissant à croire qu'il en irait du sort final de l'humanité, de notre rédemption, en quelque sorte : « *Hors du vaccin, point de salut !* », chantent les uns, « *Indignez-vous !* » rétorquent les autres. A ces concerts de surenchère sacrale, de preux chrétiens n'ont d'ailleurs pas hésité à joindre leur propre partition, leurs petites variations ; le pape François ne nous a-t-il pas affirmé, le 18 août dernier, que se faire vacciner « *Était un acte d'amour* », comme pour damer le pion au Président de la Fédération Protestante de France qui, quelques jours plus tôt, le 22 juillet, en était resté, lui, à une exégèse vétéro-testamentaire, co-signant un texte exposant qu'« *Être vacciné, c'est être le gardien de son frère.* » Face à ces magistrales relectures de la Genèse et de la Première Epître de saint Jean, notre œcuménique Patriarche nous aurait presque déçus en se contentant de déclarer, fin août, « *Qu'il était absurde d'avoir peur de se faire vacciner.* » Sans doute son déplacement en Ukraine l'avait-il fatigué...

Caresserai-je l'art de la litote en vous confessant que ce concert de crânes proclamations n'a que médiocrement satisfait mes attentes ? Jusqu'alors, j'avais cru comprendre que, dans les choses de ce monde, il convenait de rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. (Mt 22,21 ; Mc 12, 17 ; Lc 20, 25) Ce distinguo, je le sais, ne présente pas toujours une clarté adamantine, mais la réflexion, notre histoire, la Tradition vivante de notre Eglise nous aident à discerner. De façon liminaire, nous pouvons poser que l'ensemble des choix et

des décisions qui procèdent du Monde et s'ancrent en lui ne sont jamais ultimes, mais toujours avant-derniers, ce qui ne signifie aucunement qu'ils soient sans importance. Sous le pouvoir de Julien l'apostat (361-363) des soldats chrétiens acceptaient d'aller au combat et d'y risquer leur vie, mais refusaient d'encenser les idoles, et acceptaient le martyre, par refus de l'apostasie. Ils estimaient donc que, dans leur métier, dans la pratique de la guerre, la cause du Christ n'était pas en jeu, au lieu qu'elle serait devenue centrale, s'ils avaient accepté de vénérer comme des dieux des statues inertes, aveugles et muettes. Comme militaires, ils obéissaient aux ordres de l'Etat, ils se soumettaient à César ; comme chrétiens, ils refusaient un culte officiel, même formel, mais qui les aurait acculés à apostasier. La guerre relève de César, tandis qu'avoir compris quel est le culte véritable dû au seul Dieu vivant échappe au pouvoir de l'Etat.

Cette distinction entre pouvoir temporel et pouvoir spirituel ira en s'approfondissant, en particulier dans la chrétienté latine, moins marquée que Byzance par la thèse faisant de l'Eglise et de l'Etat deux aspects d'un unique organisme, et appelés pour cela à former un tout harmonieux, l'Eglise et l'Empire étant censées entrer en « symphonie ». Je ne méconnais pas ce que cet idéal musical doit à la certitude que le Christ est venu pour sauver la totalité de la condition humaine, mais la transfiguration possible, dès maintenant, du pouvoir politique, me laisse quelque peu sceptique et, si symphonie il y eut, elle fut maintes fois, je le crains ... tragique ! Le monde latin, si marqué par l'œuvre écrite de saint Augustin, s'est souvent montré plus circonspect ... Quoi qu'il en soit, ce clivage entre le temporel et le spirituel trouve sa source dans le témoignage même du Christ, affirmant à Pilate : « *Je suis roi* », « *Mon royaume n'est pas de ce monde.* »¹ Puisque Son royaume n'est pas de ce monde, notre foi en la Révélation exclut toute *absolutisation* du pouvoir et du politique. Rien d'*ultime*, rien de *dernier* n'est en jeu dans les décisions et les réalisations du ²pouvoir. Même dans les pires circonstances, avec un Hitler et autre Ante Pavelič, même avec les Staline et les Pol-Pot, *rien d'ultime* n'est en jeu, parce que la puissance du Mal est déjà mortellement blessée par le Tombeau vide, parce que ces abominations effroyables ont déjà été jugées, et que ces horreurs seront jetées dans l'océan de feu avec leur maître le diable et tous ses suppôts, parmi lesquels les faux prophètes, parce que le Christ est là, qui va venir essuyer toutes larmes de nos yeux.³ Affirmer que *rien d'absolu*, *rien d'ultime* n'entre dans l'essence du politique ne revient pas à dire qu'*hic et nunc* tout se vaudrait, et que je pourrais faire sans inquiétude mon numéro d'irresponsable en me vautrant dans un scandaleux dilettantisme. Non ! Les circonstances contingentes et passagères de ce monde peuvent aussi me mettre face à des alternatives, celle

¹ Jn 18, 36-37

² Ap 20, 10

³ Ap 21, 4

de la honte ou de la dignité, celle du courage ou de la pleutrerie. Mais ces alternatives-là, quel qu'en soit le tragique personnel et véritable qui en résulte, sont, en Christ, avant-dernières.

Evoquer ces tragédies ayant marqué l'histoire récente, ne pas s'imaginer que des calamités analogues ou pires soient impossibles aujourd'hui, et même, s'attendre à ce que d'autres adviennent demain permet, au minimum, de remettre à sa juste place l'épidémie de ces derniers mois et les passions actuelles suscitées par le vaccin. Nous vivons certes une situation grave, mais nous ne nous confrontons pas à une tragédie ! Nous ne sommes pas en guerre ! Dès lors, comment expliquer ce « ressenti » dramatique, pour parler à la manière des météorologues, qui a pris ses quartiers dans les âmes d'un grand nombre de nos contemporains et, au demeurant, ne laisse personne indemne ? Aucune réponse irréfutable ne saurait être apportée à un tel questionnement. Je me contenterai d'esquisser trois approches.

La première piste et, de loin, la plus importante, pour qui cherche à interpréter la quasi sidération qui s'est emparée de tant d'esprits face à l'épidémie, montrerait l'importance de ce que je nommerai la négation de la condition humaine dans l'imaginaire social contemporain. Notre condition est marquée par la finitude, par la vulnérabilité - que ce soit l'accident, la maladie, la guerre - et par la conscience de la mort toujours prête à nous emporter, quels que soient notre âge et notre condition. Avant le christianisme, toutes les sagesse grecques, le stoïcisme en particulier, avaient su dire cela. Une des prières de la Litie, aux Grandes Vêpres nous dit : « *Nous te prions encore pour qu'à cette sainte église, à toute église, à toute ville et toute contrée, soient épargnés la famine, la peste, le tremblement de terre, l'inondation, l'incendie, le glaive, l'invasion des ennemis, la guerre civile et la mort soudaine.* » Quelle remarquable évocation, concise et juste, de cette fragilité si souvent rappelée dans les psaumes ! Or, nombre de ces indésirables, au premier rang desquels figurent la mort soudaine et la peste - terme générique désignant toute épidémie - sont censées avoir été boutées hors de notre horizon par la bonne fée Modernité. Dans l'imaginaire contemporain, en Occident, les maladies incurables sont présumées tenues en bride, voire anéanties, tandis que la mort ne concernerait plus que des personnes fort avancées en âge. Comme pour conforter et confirmer cet onirisme, grands malades et mourants ont, *de facto*, ainsi que l'avait déjà noté Philippe Ariès il y a un demi-siècle, disparu de la visibilité sociale en se retrouvant confiés à des établissements spécialisés, à la périphérie des villes, le plus souvent. L'imposture d'une existence exempte de tout trépas s'est même installée au cœur des gnoses « post-humanistes ». Un de ses thuriféraires, Robert Freitas, n'a-t-il pas écrit qu'il fallait en finir avec cet « *holocauste nommé mort naturelle* », grâce à des manipulations génétiques ou

des transplantations d'organes ! ...⁴ Cet imaginaire d'une vie « normale » sans maladies, sans mort est évidemment contredit par les faits, comme le savent tant de familles, tant de personnes confrontées à des drames. Ces faits, toutefois, n'affaiblissent guère la vitalité du mythe : ils sont renvoyés dans la sphère des aléas de la vie privée, et les personnes affectées et blessées par ces maux ne sont tolérées qu'autant que l'expression de leur souffrance reste discrète et limitée dans le temps. La disparition, en quelques décennies, de tous les signes visibles et de tous les rites de deuil, est indissolublement cause et effet de cet imaginaire d'une existence exempte de trépas : qu'il s'agisse des tentures funéraires entourant jadis la porte du logis du défunt, ou des habits de deuil. Le traumatisme induit par l'épidémie et plus encore par la dramaturgie obsessionnelle qui en est faite, s'est cristallisé sur l'accroissement imprévu du nombre de mourants, ce qui ne permettait plus de garantir leur accueil dans les hôpitaux : la mort allait-elle se réinstaller à demeure ?

Dans cette première approche, nous en avons, au passage, évoqué une seconde, que je soulignerai de façon rapide : l'orgueil scientifique, si prégnant dans nos mentalités. Le scientisme, autrement dit la sacralisation des activités scientifiques. La diversité, selon les disciplines, des méthodes, les degrés divers des validités des thèses s'y trouvent minimisés voire méconnus, et « La Science », devenue entité fantasmagorique, se trouve métamorphosée en une divinité tutélaire posée comme voie royale de la Vérité ; or, les sciences ne peuvent élaborer que des interprétations fiables ... tant qu'elles ne sont pas invalidées ! Mais elles ne nous mettront jamais en présence d'un sens, d'une raison d'exister, d'une exigence, bref, d'une expérience de Vérité. Sciences et techniques étant confondues, avec quelque raison d'ailleurs, la rapidité et l'efficacité des bienfaits attendus d'elles fondent l'espèce de piété dont elles sont auréolées. Or, une épidémie dans des pays qui s'autoproclament « avancés », cela fit désordre. Un désordre que les déclarations solennelles, variables au fil des jours et de surcroît contradictoires, et proférées par des spécialistes de l'inconnu, firent croître, en un incontestable savoir-faire ! Les va-t'en guerre aux commandes de l'Etat comptaient circonvenir nos esprits en confiant le prêche du soir au Savant ... nous n'eûmes qu'une cacophonie de vanités se poussant du col pour assurer le spectacle ! On aurait voulu faire comprendre au bon peuple que sciences et certitude ne faisaient pas gentiment bon ménage qu'on ne s'y serait pas pris autrement !

Sauf que le contenu évanescent et sentencieux de ces harangues vespérales, aussi roboratives qu'un laïus de croque-mort, eut surtout pour effet de contribuer à discréditer un peu plus la parole publique, ce dont cette dernière n'avait pas besoin ! C'est là ma troisième piste de réflexion. Les médiocres

⁴ Cf son article *Death is an outrage* sur son site *rfreitas.com*. Pour une approche critique et documentée de ces thèses : Cf. Jean-François Braunstein *La philosophie devenue folle. Le genre, l'animal, la mort*. Paris. Grasset 2018

serviteurs de Léviathan comptaient sur l'autorité supposée des disciples d'Asclépios pour restaurer un minimum de confiance dans leurs discours politiques : c'est l'inverse qui advint. Evidemment, nous susurrerait feu Marshall Mac Luhan, puisque : « *Le medium, c'est le message !* » ; l'aphorisme signifiant, au fond, que le spectacle médiatique ne peut offrir que ce pour quoi il est conçu et élaboré : ... de la mise en scène ! Cette dernière ne peut guère que distiller sans fin de la *communication*, avec ses « *éléments de langage* » pour utiliser le sabir des « *conseillers en communication* », lesquels, parfaits héritiers des sophistes stigmatisés par Platon, sont les premiers responsables du déclin du politique, si l'on entend par là autre chose que la démagogie. Cette même imposture de la *communication* rend compte encore - non sans de bonnes raisons, hélas ! - du scepticisme goguenard accueillant les affirmations émanant des autorités sanitaires ou pharmaceutiques, tout le monde n'ayant pas oublié les dénis qui avaient accompagné les merveilles engendrées par des Médiateur, Distilbène, Dine 35 et autres Vioxx. Il faudrait encore évoquer cette sorte de grande répétition générale de la dramaturgie du Covid que fut l'hystérisation du virus H1N1 en 2009 ... Ces rappels n'ont pas point objet de jeter un discrédit global sur la nébuleuse pharmaceutique, mais plutôt d'inciter à quelque modestie avant de vouer aux gémonies ceux qui montrent quelque scepticisme face à l'orchestration ambiante des hymnes au vaccin.

Alors, comment nous situer, nous, chrétiens orthodoxes, face à ces injonctions sanitaires ? Je répondrai que nous n'avons justement pas à nous situer face à ces oukases du jour, mais à laisser notre foi en Christ nous maintenir debout, nous remettre debout, le cas échéant. Cela n'a rien d'incantatoire, et donne à notre esprit, notre âme, notre cœur, une orientation générale très claire. Celle que nous rappelions plus haut : le Royaume du Christ n'est pas de ce monde, et par implication, le propre d'un chrétien, parce que choisi et établi par le Christ - pour être Ses témoins, Ses martyrs ! - c'est d'avoir à se heurter à la haine du monde.⁵ Le souci des « *Éléments de langage* » ne saurait donc nous posséder ou nous accabler. Saint Jacques n'écrit-il pas : « *Ne savez-vous pas que l'amitié pour le monde est inimitié contre Dieu ? Qui veut donc être ami du monde se rend ennemi de Dieu.* »⁶ Bref, ne nous conformons pas au monde présent !⁷ Face à la question qui nous occupe, il est salutaire de se rappeler, pour notre gouverne personnelle, mais aussi d'oser dire que la santé n'est pas le premier des biens, ni la maladie l'abomination de la désolation. Cela ne signifie pas pour autant que nous allons gambader de joie, comme des cabris, si nous devenons malades, ni que notre foi vaut invitation à l'irresponsabilité suicidaire. Elle nous enjoint bien, en revanche, de ne point

⁵ Jn 15, 18-19

⁶ Jc 4, 4

⁷ Ro 12, 2

nous laisser tétaniser par la peur, à ne pas accorder à la pharmacopée une vertu sotériologique ultime.

Dans une admirable lettre adressée au Saint Synode de l'Eglise Serbe, saint Justin Popovitch, que les affidés de Tito avaient cherché à assassiner, écrivait, en janvier 1971 : « *« Obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes », c'est la charte de l'Eglise Orthodoxe, sa charte éternelle et immuable, sa charte suprême, sa position éternelle et immuable. (...) C'est également sa réponse à tous les persécuteurs à travers tous les siècles jusqu'au Jugement Dernier. Pour l'Eglise, Dieu est toujours à la première place et l'homme, les hommes, toujours à la seconde. Il faut obéir aux hommes tant qu'ils ne sont pas contre Dieu et Ses commandements. Mais dès qu'ils se dressent contre Dieu et contre les commandements divins, l'Eglise doit alors rester près de Dieu et défendre Ses commandements ainsi que Sa volonté, et ce par les moyens évangéliques. »*⁸

Accepter ou refuser le vaccin ? Nous ne sommes pas en présence d'une alternative ultime. Certes, les « communiqués » du Ministère des solidarités (sic) et de la santé nous assomment, nous indisposent et incitent surtout à relire, une fois encore, Orwell. Certes, comme nous nous sommes efforcés de le montrer, la dramatisation de notre peste grise et la sacralisation de la santé suintent le paganisme religieux. Toutefois, celui qui se fait vacciner n'est pas un apostat, ni celui qui refuse de le faire un martyr. Nous n'avons pas à faire, ici, à un enjeu qui nous sommerait de nous prononcer pour le Christ ou pour Béliar, nous n'avons même pas à choisir entre le bien et le mal, mais plutôt à discerner ce que peut bien être le moindre mal. Il s'agit donc, pour chacun, en son âme et conscience, de discerner ce qu'il estime être préférable, et il n'y a pas de claire évidence dans ce dilemme-là. Il me semble décisif que nous gardions cela à l'esprit, pour nous garder de juger celui qui n'aurait pas fait le même choix que nous, et cela afin que le Diviseur, le Diable, ne s'embusque pas dans nos communautés. L'intolérable consiste à jeter l'opprobre sur l'autre. L'opposant au vaccin n'est pas un énergame à la cervelle abîmée par les sirènes complotistes, et lui aussi, porte le souci d'être le gardien de son frère. De même, celui qui s'est résigné à se faire vacciner ne boit pas à la coupe ignoble de la collaboration ou de l'apostasie. Son consentement n'implique pas l'acquiescement à l'imaginaire fallacieux instillé par les pouvoirs politico-médiatiques. Je gage encore que notre vacciné ne ressentira pas d'exultation particulière en s'imaginant avoir accompli le commandement d'aimer son frère ... ! Son acceptation factuelle peut se révéler aussi indifférente que celle du Christ lorsqu'il s'était agi de s'acquitter du tribut du didrachme. A Pierre lui demandant ce qu'il fallait faire, il répondit que Lui et ses disciples n'avaient pas à le payer. Néanmoins, et pour ne pas scandaliser, Pierre fut invité à prendre, dans la bouche d'un poisson passant au bord du lac, le didrachme qui s'y

⁸ In : *Le Messager Orthodoxe* n°88. II-1981 p 52

trouvait ... comme pour signifier la faible importance qu'a, dans la foi, cette apparente soumission ...

Gardons-nous d'affaiblir le Corps du Christ en lequel nous nous efforçons de demeurer, par des divisions portant sur un enjeu qui, une fois encore, n'est pas ultime. Paraphrasant saint Paul, je dirai du vaccin ce qu'il affirmait d'un aliment : ce n'est pas lui « *Qui nous fera comparaître en jugement devant Dieu.* »⁹ Que le Seigneur me préserve, si j'ai choisi de refuser, d'imaginer que je mettrais mes pas dans ceux de quelque héros et chevalier de la foi ; qu'il me préserve, si je suis QR codé, de me ratatiner en un insupportable bonimenteur de prêchi-prêcha anathématisant mes frères, et en les imaginant irresponsables. Et veillons à ne pas mésuser de notre parole : « *Quand tu parles à ton prochain, rends-toi compte si tu parles avec humilité et discernement, sans te troubler, en ce cas parle ; sinon, étrangle ta pensée, fais-lui honte et coupe court.* »¹⁰

⁹ Rm 8, 8

¹⁰ Barsanuphe et Jean de Gaza, correspondance Solesmes 1993 § 503. p 361